

Le CREDO

Situation

L'introduction tardive du Credo dans la liturgie romaine, les places diverses qu'il a occupées dans les rites, les différentes manières de l'exécuter expliquent les hésitations qui demeurent sur son rôle dans la messe.

Dans la liturgie romaine, il semble être, après l'homélie, une réponse de la foi de l'assemblée à la Parole annoncée. Mais d'après les liturgies comparées, il n'appartient pas à la liturgie de la Parole. Il est plutôt un rappel de la foi orthodoxe et baptismale avant l'eucharistie ou la communion. Aussi certains estiment qu'il serait mieux placé après la prière universelle.

Dans l'usage pastoral, le Credo a souvent été le chant le plus populaire de la messe. C'est une valeur dont il faut tenir compte. Pourtant, par nature et par genre littéraire, le Credo n'est pas une hymne, mais un symbole dogmatique plutôt destiné à être proclamé. Par ailleurs, les orientaux disent : « Nous croyons » (texte original), bien qu'il soit souvent récité par un seul. Nous disons : « Je crois » (usage gallican) et le chantons collectivement.

Tout ceci explique que les analyses qui suivent n'aient pas la même fermeté que lorsqu'il s'est agi des pièces comme le Sanctus.

J. G.

Notes historiques

La liturgie connaît trois symboles de foi :

— Le symbole dit *des Apôtres*, qui fait partie du rituel du baptême. Il est centré sur la proclamation des trois Personnes divines et sur l'histoire que réalise Jésus-Christ, né de la Vierge Marie, souffrant sous Ponce Pilate et ressuscitant le troisième jour.

— Le symbole dit de *saint Athanase* qui combat spécialement les hérésies de Nestorius, condamné au concile d'Ephèse en 431, et d'Eutychès, condamné au concile de Chalcédoine en 451. Ce symbole était jadis à l'office de Prime du dimanche.

— Le symbole de *Nicée-Constantinople*, qui ajoute au symbole des Apôtres les affirmations des conciles de Nicée (325) et de Constantinople (381). C'est ce texte qui est utilisé par la liturgie.

L'insertion du Credo à la messe ne se fit que lentement, et non sans résistances. Au 6^e siècle, le patriarche Timothée de Constantinople (511-517) prescrivit, non sans visées polémiques (1),

(1) Timothée était lui-même de tendance monophysite. JUNGSMANN, *op. cit.*, t. 2, p. 240) écrit à son sujet : « Il aurait agi ainsi pour donner tort à son prédécesseur catholique et pour faire étalage de son propre zèle pour l'orthodoxie ».

que le symbole serait récité à toutes les messes solennelles. En Occident, une prescription identique fut formulée par le 3^e concile de Tolède (589), en réaction contre l'arianisme ; la récitation du Credo se plaçait alors juste avant le Pater, donc comme rite de préparation à la communion. En 794, Charlemagne, en ferveur d'orthodoxie, introduisit cet usage à sa cour d'Aix-la-Chapelle. En 1014 enfin, l'empereur Henri II, venu à Rome, fit pression sur le pape Benoît VIII pour qu'il adoptât la même coutume à Rome.

L. D.

Signification biblique

■ Chaque célébration dominicale est mémorial de la Pâque du Seigneur ; elle actualise donc au profit de la communauté, la mort et la résurrection du Christ Jésus. En tant que telle, elle est aussi **la fête baptismale par excellence**, elle constitue pour chaque chrétien le jour anniversaire de sa mort et de sa résurrection dans le Christ :

Baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés. Nous avons été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts pour la gloire du Père, nous vivions nous aussi une vie nouvelle (Rm 6, 3-4).

Il est bon qu'en sa fête baptismale, le chrétien proclame sa foi au Christ mort et ressuscité. On sait l'importance qu'avaient au 5^e siècle la *traditio symboli* où les catéchumènes recevaient l'énoncé de la foi chrétienne, et la *redditio symboli*, où ils proclamaient cette foi devant la communauté. Le Credo de la messe dominicale est, si l'on peut dire, la *traditio symboli* de toute la communauté célébrant l'anniversaire de son baptême.

■ Plutôt que de s'appesantir sur les affirmations anti-hérétiques du Credo, on soulignera les **éléments bibliques** qui présentent l'histoire du salut, réalisée en Jésus-Christ. Le Credo propose en effet une profession de foi théologique et polémique, où l'orthodoxie s'attaque aux erreurs d'autrefois, erreurs dont la plupart de nos chrétiens d'aujourd'hui ignorent même le nom. A ceux qui ne sont plus affrontés aux difficultés de Nicée et de Constantinople, le symbole rappelle leur lien avec l'antique tradition, dans l'affirmation « d'un seul Seigneur, d'une seule foi, d'un seul baptême, d'un seul Dieu et Père ».

Il est toujours nécessaire, certes, de proclamer contre Arius, que le Christ est genitum, non factum, consubstantialem Patri, que l'Esprit procède ex Patre Filioque, mais il est d'une théologie plus existentielle, plus vivante et plus riche, de savoir que Dieu est un Père plein de tendresse, que sa miséricorde est éternelle, que sa Providence est infaillible, que l'Esprit habite en nos cœurs...

■ Il convient enfin de noter qu'un **acte de foi** ne peut se réduire au chant d'une formule, mais doit se traduire précisément en un **acte**. La foi chrétienne ne se récite ni ne se chante, elle se vit d'abord. le vrai Credo de la messe dominicale, le chrétien le réalise en recevant le Corps et le Sang du Seigneur. Sous ce rapport, chanter le Credo est, pour tout fidèle, un engagement implicite à communier ensuite.

Aussi la sainte liturgie ne s'inquiète-t-elle pas de ce que la plupart des messes (comme c'est effectivement le cas) ne possède pas de Credo, mais en revanche elle serait pleine de soucis si la plupart des fidèles ne communiaient pas. Elle attache moins de prix,

dans la paix solennelle de sa célébration, à la proclamation tumultueuse et bruyante de l'orthodoxie, qu'à la mémoire de « la passion si bienheureuse du Christ, de sa Résurrection et de son Ascension dans la gloire des cieux » (Unde et memores), mémoire que vient ratifier l'Amen du communiant.

L. D.

La fonction et la forme

Le Credo a toujours été à part parmi les chants de l'Ordinaire. Le fait qu'il soit noté à part, après les dix-huit « Ordinaires », dans le Kyriale Vatican de 1905 en est encore un indice.

Le « Symbole de Nicée et de Constantinople » est en réalité un symbole baptismal. Il a été introduit dans le rite de la messe d'abord en Orient, puis en Espagne, où, depuis la fin du 6^e siècle, il a été récité avant le Pater Noster par le peuple entier. Le Credo a été mis à sa place actuelle après l'évangile lorsque Charlemagne, dans sa chapelle du palais d'Aix-la-Chapelle, l'introduisit dans la liturgie de la messe. L'actuelle traduction latine remonte à cette époque. Elle provient vraisemblablement de Paul d'Aquilée, qui enseignait la grammaire à l'école de la cour de Charles et qui devint en 787 patriarche d'Aquilée. De la cour de Charlemagne, l'usage du Credo dans la messe s'est peu à peu étendu. Mais lorsque l'empereur Henri II vint à Rome en 1014, il fut étonné de constater que, dans cette ville, on ne chantait pas de Credo à la messe. On lui expliqua que l'église n'avait pas besoin de déclarer si souvent sa foi, puisqu'elle n'était nullement touchée par les erreurs. Cependant le pape Benoît VIII, sous la pression de l'empereur, ordonna finalement l'usage du Credo dans la messe pour toute l'Eglise.

Le Credo n'est donc pas, à l'origine, un chant. C'est une formule de profession de foi. Dans la messe, le Credo n'était pas chanté. C'est en Orient qu'il devint ce que nous appelons chant liturgique. Comment ? Le Credo n'est pas un texte lyrique et l'on n'aurait probablement pas l'idée de chanter le Credo pour orner musicalement la liturgie. D'autres rites s'y prêtaient bien mieux. Le chant du Credo a dû venir d'un besoin : on a probablement considéré la profession de foi comme la proclamation d'une formule juridique. Or on avait coutume de dire avec une certaine solennité de telles formules. Nous en avons plusieurs exemples.

Le Credo devait être chanté par le peuple ou par toute l'assemblée réunie, comme le montrent plusieurs témoins du Moyen Age. Mais on rencontra des difficultés dues à l'ampleur et à la forme littéraire du texte. C'est ainsi que, depuis le 10^e siècle, l'exécution du Credo fut confiée au chœur des clercs, ainsi qu'aux sous-diacres, « basilicarii », etc. Il est malgré tout remarquable que la mélodie I du Credo de l'édition vaticane a sans doute des rapports étroits avec une ancienne mélodie de la ballade populaire du Chevalier Barbe-Bleue, répandue à travers l'Europe. Une source italienne du 15^e siècle est à la base du Credo sur la mélodie « Vexilla Regis prodeunt », et un synode de Bâle en 1503 réprovoque que le Credo soit chanté sur une mélodie paysanne que les pèlerins et les vagabonds chantaient sur la route de saint Jacques de Compostelle. On a toujours essayé de faire chanter le Credo par le peuple en lui donnant une mélodie populaire. Cela ne s'est probablement pas toujours réalisé sans modifications ou abréviations du texte. Les abréviations du texte du Credo sont très fréquentes dans les manuscrits du Moyen Age tardif. On a, de bonne

heure, utilisé la langue populaire pour le chant du Credo. Berchtold de Regensburg († 1272) mentionne le fait que le peuple entonnait souvent pour le Credo un chant dans sa langue maternelle : « Je crois au Père... »

Cependant, durant longtemps, le Credo *n'a visiblement pas été considéré comme un chant au même titre que les autres chants de la messe*. Pendant que de nouvelles mélodies étaient créées sans cesse pour les autres pièces de l'ordinarium missae, on en resta pour le Credo, sauf pour les mélodies populaires, à la seule mélodie I de l'édition vaticane. Les mélodies II, V et VI de l'édition vaticane ne sont que des variantes de la mélodie I. Alors que, depuis longtemps, on utilisait les autres chants de l'ordinarium missae pour les créations polyphoniques, on ne le faisait pas pour le Credo. Ce n'est qu'au 15^e siècle qu'on constate une floraison d'harmonisations du Credo à une et à plusieurs voix. A cette période appartiennent les mélodies III et IV de l'édition vaticane.

Au cours de la phase suivante, *le Credo a changé maintes fois de fonction*. Il devint, par exemple, une représentation musicale des événements les plus importants de l'histoire du salut. Et, pour le Credo comme pour tous les autres chants de la messe, on constata une tendance à en faire un chant d'accompagnement. Ainsi, après avoir terminé sa récitation du Credo, le célébrant n'attendait pas la fin du chant. Le Credo devint alors chant d'offertoire.

● Si nous cherchons aujourd'hui comment aménager de manière adaptée à la célébration la profession de foi dans la messe, les données sont tout autres qu'à l'époque carolingienne. Dans notre univers, les formules juridiques ne sont plus chantées. La proclamation d'un texte, surtout dans les langues modernes, ne présente pas de problème. En revanche, si le Credo est aujourd'hui chanté, cette ornementation est une expression de solennité. Et naturellement, le chant agit ; il crée l'unité, oblige à l'engagement. Mais il n'est pas *obligatoire* de chanter le Credo. Il suffit en règle générale de le dire ensemble. Il est à décider, selon les circonstances, si on le chante ou si on le récite.

● Une question particulière est de savoir ce qu'il en est d'un Credo en forme de lied ou cantique strophique : **le Credo peut-il être remplacé par un cantique ?** Tout dépend de savoir si le Credo doit être compris comme la ratification, par le symbole dogmatique, de la foi de Nicée-Constantinople, ou, dans un sens plus large, comme un acte de confession de la foi. Dans ce dernier cas, au lieu du Credo, d'autres formules de profession de foi seraient possibles, comme le symbole des apôtres, ou des cantiques du Credo. A condition cependant que le texte du chant soit vraiment un acte de profession de notre foi chrétienne et que la mélodie y soit adaptée. Il est évident que la décision concernant cette question ne peut être laissée au libre choix de chacun.

Dr H. HUCKE

Les acteurs

D'après la formulation employée (« Je crois »), le Credo serait plutôt une profession de foi individuelle. Mais la liturgie latine en a fait un chant de l'assemblée, entonné par le célébrant. Les nouvelles rubriques portent les mêmes mentions qu'au Gloria. Les *Directives pratiques* indiquent également : « Le célébrant entonne le Credo à son siège, et peut le chanter ou le dire avec les fidèles ».

LE CREDO

Introduit dans la messe en Gaule comme une profession de foi commune, il y fut sans doute chanté à l'origine, de manière plus mélodique qu'en Orient. Et il est chanté par le peuple (témoignage du 9^e siècle en Gaule). Cependant, dès le 10^e siècle on le voit chanté aussi par le clergé (cela tenait parfois lieu d'homélie...).

Les formes musicales primitives apparaissent conformes à cette exécution populaire directe, comme en témoigne la formule vaticane I, alors que le Credo IV (de composition tardive) reflète l'usage de deux chœurs. Mais certaines Eglises n'admettaient pas l'alternance : il fallait que chacun confesse sa foi entière. Et il est à noter qu'aux 16^e-17^e siècles, le Credo échappe généralement à l'habitude de l'alternance orgue-chœur.

Une polyphonie « homophonique » est possible si elle comporte une participation du peuple (alternante ou concertante) ; on peut d'ailleurs se contenter de solenniser certains passages, comme la messe « festive » de David Julien.

J. B.

N. B. — Le *Kyrieale simplex* reproduit les Credo I, II et III, plus le Credo ambrosien (N.D.L.R.).

Le texte français

Formule dogmatique, la traduction n'en pouvait être que rigoureuse. Ce n'est pas une hymne comme, par exemple, le *Te Deum*.

Je crois...

Il s'agit de l'engagement personnel de chaque croyant en réponse au don que Dieu lui a fait, à l'appel qui lui a été adressé.

en un seul Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible. (Ces mots ont été déjà expliqués dans le Gloria ou le Sanctus). Dieu, pour le chrétien, n'est pas l'Être suprême, inaccessible, abstrait. Il est le Père, dont je tiens mon existence, et qui se révèle... en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu (cf. ces mots dans le Gloria).
La suite :

Né du Père avant tous les siècles,
Il est Dieu, né de Dieu.
Lumière, née de la Lumière,
Vrai Dieu, né du vrai Dieu.
Engendré, non pas créé — de même nature que le Père —
et par lui tout a été fait.

est un développement sur la personne de Jésus considérée dans sa relation avec le Père, et dans la ligne de ce chapitre 1 de St Jean, qui figurait naguère en fin de messe :

Le verbe était dès le commencement...

... et le Verbe était Dieu.

Par lui tout a été fait...

En lui était la vie (cf. aussi 1^{re} épître de St Jean)

Pour nous les hommes et pour notre salut, il descendit du ciel. Voici annoncée sa venue dans l'histoire des hommes et son dessein de salut. Révélation dont on énumère les événements marquants (comme aussi les déroule l'année liturgique) :

sa naissance parmi les hommes :

Par l'Esprit-Saint, il a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme,
sa passion et sa mort :

Crucifié pour nous sous Ponce Pilate, il souffrit sa passion et fut mis au tombeau.
sa résurrection :

Il ressuscita le troisième jour, conformément aux Ecritures.
son retour au ciel pour prendre place « à la droite du Père » :

Et il monta au ciel ; il est assis à la droite du Père.
sa manifestation à la fin des temps :

Il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts et son règne n'aura pas de fin. Je crois en l'Esprit-Saint, qui est Seigneur et qui donne la Vie. Il procède du Père et du Fils. Avec le Père et le Fils, il reçoit même adoration et même gloire. Il a parlé par les Prophètes.

Toute cette histoire de la venue de Dieu parmi les hommes s'est opérée sous l'impulsion du même esprit : don de la vie à l'origine, inspiration des Prophètes ; lumière accordée au peuple de Dieu en marche, don du Fils, animation du peuple qui continue de cheminer.

... en l'Eglise, une, sainte, catholique et apostolique,

l'Eglise, mystère de foi, et non pas seulement société administrative. Une fondamentalement, dans la diversité de ses membres et leur dissémination. Une parce qu'elle est Jésus-Christ continué et corps régi par l'unique Tête. **Catholique**, plutôt que « universelle » ; il ne s'agit pas d'une qualité seulement géographique, mais essentielle, tous les hommes sont appelés à entrer dans la communauté (Mt. 28). La proclamation du Credo peut nous guérir de cette myopie qui nous fait toujours penser d'abord au partiel avant de voir l'ensemble. **Apostolique**, toujours en mouvement, en attitude de don ; « missionnaire », comme on dit, non pas de nos goûts, de nos sentiments, instinctivement, mais du témoignage des Apôtres, c'est-à-dire de Jésus-Christ.

Je reconnais un seul baptême, pour le pardon des péchés.

En versant son sang pour le pardon des péchés, Jésus-Christ a donné au baptême de Jean-Baptiste une portée nouvelle (Mt. 28). Le baptême plonge le chrétien en la mort de Jésus-Christ pour le rendre participant à sa Vie. Reconnaître cela, c'est être sauvé.

J'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir,

non pas les bras croisés (Ac. 1), mais précisément en vivant ce baptême, c'est-à-dire le mystère pascal de Jésus-Christ, en passant chaque jour de la mort à la vie, dans l'attente active du retour du Seigneur, de ce Jour où sera complète la communauté des Vivants.

LE CREDO

Amen.

Le mot final, qui scelle la proclamation, la récapitule et la signe, est un cri de louange : oui, c'est vrai. Aussi consistant que le roc sur lequel l'Eglise est fondée. Le grec avait adopté *amen*, puis le latin, enfin presque toutes les langues du monde. J'aime que les chrétiens aient un mot à eux pour dire l'adhésion la plus profonde, la plus essentielle à la réalité ineffable qui n'a pas de commune mesure avec les projets de tous les jours.

Cl. R.

La catéchèse aux enfants

Il est peu facile de commenter correctement le Credo dans la célébration eucharistique. Cet énoncé théologique paraît un peu sec et statique dans le mouvement général d'une messe redevenue vivante. On la présente souvent comme une réponse de notre foi à la Parole entendue. C'est une bonne manière de l'intégrer, de le désimmobiliser, de le réchauffer, en quelque sorte.

Le Credo est une magnifique évocation de la geste de Dieu, de la magnificence de Dieu envers les hommes. C'est comme un *Magnificat* qui détaillerait toutes les « merveilles » que le Seigneur fait pour nous. Mais il faut réapprendre aux chrétiens à le dire *ainsi*, avec cet émerveillement, cette émotion, cette puissance d'engagement.

Dans le rite byzantin, nous y sommes aidés par la manière dont les fidèles s'invitent mutuellement à ce chant, à cette « confession » :

« Aimons-nous les uns les autres,
afin que dans un même esprit nous confessons :
le Père, le Fils et le Saint-Esprit... »

A Taizé, même appel à la charité d'abord, même insertion dans une attitude de vie :

« Unissons-nous dans l'amour fraternel
et confessons d'un cœur unanime
la foi de l'Eglise universelle :
Je crois... etc. ».

Le Credo amènera, très naturellement, une évocation du baptême :

- Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ? La foi.
- Que vous donne la foi ? La vie éternelle.

Tout le Credo est compris entre ces deux réponses qui ouvrent le rite actuel du Baptême et qui sont très exactement l'écho des premières et des dernières paroles du Credo.

Nous insisterons sur le mot *vie* dans la réponse à la question : « Que vous procure la foi ? ».

« Vie éternelle », si on ne prend garde de créer un relief en soulignant, selon l'opportunité, un des deux termes, est devenu une de ces locutions abstraites du vocabulaire « sacré », tellement « sacré » qu'on n'en est plus atteint. C'est une de ces expressions auxquelles on ne mouille plus. Ça ne « mord » plus. Si nous reprenons conscience que dans « vie éternelle » il y a vie, vie pour toujours mais aussi vie tout court

(c'est-à-dire que celui qui ne l'a pas est comme mort), nous redevenons capables d'être frappés et convertis par la réalité bouleversante que ces mots, habituellement, n'évoquent plus que sourdement.

Le Christ a beaucoup plus parlé de « vie » que de « vie éternelle ». « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie ».

Nous pensons, par ailleurs, qu'il est bon d'éviter d'avoir sur la foi, avec des préadolescents, un enseignement triomphaliste. La foi des jeunes, comme la foi d'un certain nombre d'adultes, est souvent une foi difficile. Il est bon de le leur dire. Rien ne m'aide autant à croire que d'entendre un croyant m'avouer que, pour lui aussi, c'est difficile.

La foi est une fidélité, c'est une vie, une adhésion. C'est, bien souvent, continuer à adhérer à quelqu'un parce qu'on se souvient qu'un jour on a été sûr de cette Présence, de cet appel, de cet Amour. Mais la foi n'est que rarement une illumination, et il faut avoir le courage de le leur dire.

Plusieurs chants du seuil expriment cette difficulté : « Ils s'attachèrent à leur Dieu dans la foi obscure... Que la nuit me dure, ami, que la nuit me dure » (Père Cocagnac, disque JCP3). Le thème de la nuit est le creux nécessaire au thème de la foi. Nous chanterons avec les enfants le courageux : « Je m'en vais bien des fois mon Seigneur avec toi me promener la nuit... » (Disque Diem, Bel-Air 211007) du Père Duval.

Si nous lisons Hébreux 11, 1-40, nous soulignerons : « C'est dans la foi qu'ils moururent tous sans avoir reçu l'objet des promesses, mais ils l'ont vu et salué de loin... Ils sont à la recherche d'une patrie... »

- ◆ **QUESTIONS** : *Le Credo est-il le simple énoncé des vérités à croire ? Qu'est-il ? Que fait dire à nos frères d'Orient la liturgie byzantine avant le chant du Credo ? Que vient demander au prêtre le candidat au baptême (ou, en son nom, ses parrain et marraine) ? A qui adresse-t-il cette requête ? Qu'est-ce que « croire en Dieu » ?*

C. F.